

# STANLEY pour une Française

par Catherine Grémion

Présenter Stanley Hoffmann sur le site du CSO est pour moi un défi, tant il est difficile de faire partager à ceux qui ne l'ont pas connu les facettes d'un homme qui a marqué si profondément ceux qui l'ont fréquenté et qui a tant compté pour ses élèves, ses collègues et ceux qui, nombreux, ont fréquenté le Centre qu'il a créé à Harvard. .

Stanley Hoffman souvent présenté comme un grand, un immense professeur américain, ce qu'il était certes, était d'abord un Français qui avait connu de la France des épreuves insignes dans son enfance, marquée par une fuite devant l'avancée des allemands. Né d'une mère Autrichienne et d'un père Américain, vite séparés, après des années d'errance entre Nice, Paris, Nice puis Lamalou-les-Bains, et Paris encore, et après avoir vu arrêter sous ses yeux son meilleur ami disparu à l'âge de 14 ans, avec sa mère, ne put se stabiliser qu'après la Libération et faire Sciences po, d'où il sortit major, et du Droit. Ces années difficiles ont aussi été éclairées par des expériences marquantes et positives de professeurs, parfois vichystes, qui, à Paris comme à Nice, l'ont soutenu, accueilli, et aidé même dans des circonstances périlleuses. Aussi a-t-il dès le départ acquis un sens de la mesure et de la nuance qui l'empêchait à tout jamais de porter des jugements à l'emporte-pièce. Devenu français, il a fait un service militaire dans les bureaux du Ministre de la Défense. Puis, passé par Harvard pour y faire un séjour limité, il y a été rappelé pour y occuper un poste fixe, avant que lui soit offerte une situation stabilisée en France.

Celui que nous avons découvert en 1971 à Cambridge m'était devenu quelque peu familier à travers les 'papers ' de Michel Crozier et la lecture de livres comme *in Search of France*. Il était signalé, comme d'autres auteurs étudiés au CSO, comme un passage obligé pour une réflexion sur la décision et le pouvoir, ce qui était au cœur de mes préoccupations. Mais celui que j'allais rencontrer à Harvard était tout autre. Il avait pris à Harvard une stature particulière après les années 68 en s'opposant vigoureusement à la poursuite de la guerre du Vietnam, se heurtant alors frontalement à son ancien condisciple et collègue Kissinger, et en soutenant des mouvements étudiants. Le Centre qu'il animait et avait créé avec d'autres scholars, dont Henri Kissinger, où l'on trouvait aussi alors Albert Hirschman était une petite maison de bois, dans une rue reculée de Cambridge, où régnait une atmosphère à la fois joyeuse, chaleureuse et exigeante. Etudiants, et assistants formaient une sorte de communauté fervente, ouverte par la multiplicité des séminaires, discussions, séances de travail. Historien, politiste, fin connaisseur de la France, dans ses dimensions historiques, et contemporaines, de sa culture, de tout ce qui faisait son attrait face aux Etats Unis : cinéma, littérature, musique, Stanley Hofmann animait le centre dans un mélange de liberté et de grande exigence intellectuelle. Son ouverture aux autres pays et continents, auxquels il était en permanence attentif à travers l'analyse des situations internationales, complétait la vie intellectuelle de ce centre, qui attirait déjà à lui de nombreux visiteurs.

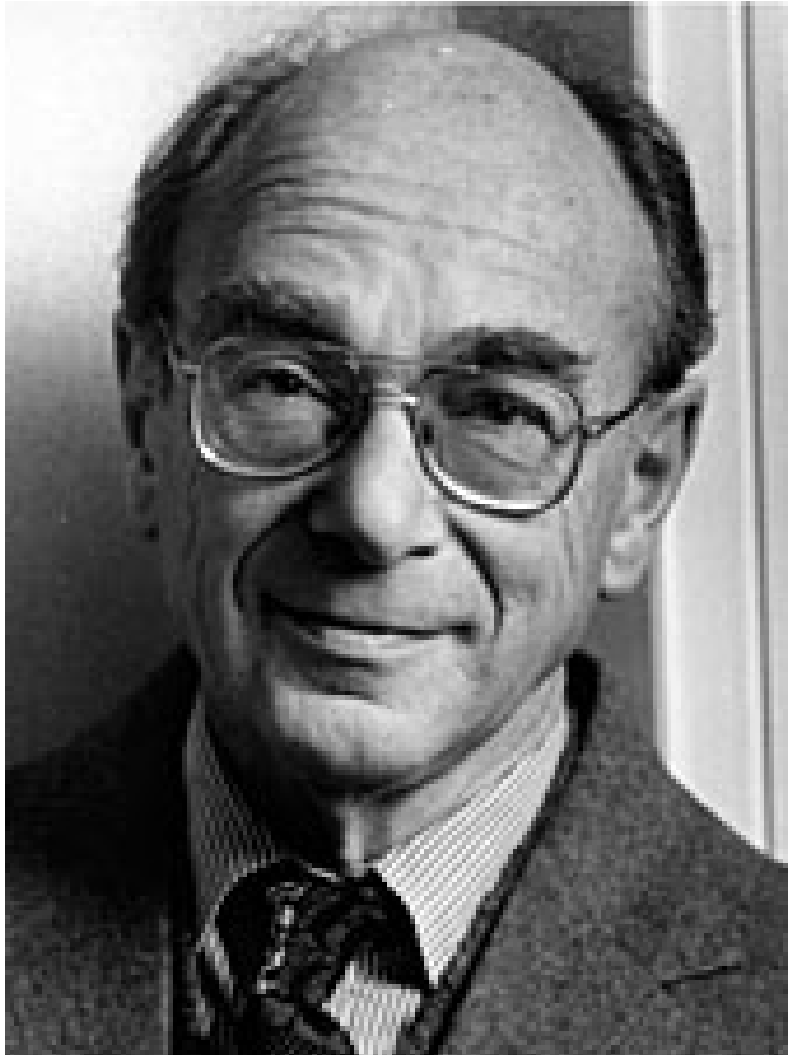
De cette époque, et de ce court premier séjour, je peux évoquer, outre Michel Crozier, dont Stanley avait remarqué et admiré les analyses, notamment sur le modèle d'autorité, et sur les mécanismes bureaucratiques, des universitaires ou personnalités

venaient se retrouver au carrefour que constituait déjà ce centre : Jean-Daniel Reynaud, Henri Mendras, Alain Lancelot, Annie Kriegel, ont fait partie de cette cohorte. Avoir partagé des débats – et des repas amicaux – dans ce cadre créait des liens qui transcendaient les barrières de clocher et de chapelles alors vivaces en France. Bien avant internet, recevoir toutes les semaines l'annonce de séminaires ou de repas de travail avec des visiteurs venus à Harvard des quatre coins du monde était pour un parisien une nouveauté totale. Pour mon travail, qui était à la mi-temps, en cours de rédaction de ma thèse, et à la recherche d'un approfondissement de la réflexion sur la décision, la fréquentation de Stanley et de ses disciples, ouvrait non seulement sur des mécanismes, chers au CSO, mais sur une profondeur historique et sur une attention aux personnes et au cadre culturel de leur action, qui enrichissait en permanence l'analyse.

Sa proximité avec Michel Crozier s'est poursuivie après notre retour : il était présent des deux côtés de l'Atlantique, et même après que Michel Crozier ait décliné l'offre d'enseigner à temps complet à Harvard, les liens, moins resserrés, ne se sont jamais rompus, notamment avec le CSO. Je le vois lui remettre sa croix de chevalier de la légion d'honneur en lui disant : tu es un chevalier ! Stanley revenait régulièrement en France, il a foulé les pavés de la rue Geoffroy Saint Hilaire, comme la moquette de la rue Amélie comme intervenant dans des séminaires, et comme membre du Comité scientifique du Laboratoire, ou encore comme membre de Jurys exigeant et bienveillant à la fois. Professeur passionné et passionnant, généreux et toujours proche de ses étudiants, il a été un auteur élégant en anglais comme en Français : 19 livres, d'innombrables articles, sur la France ou sur les relations internationales en témoignent, sans compter des préfaces, celle de ma thèse, *Profession décideurs*, mais surtout Robert Paxton, (*La France de Vichy, 1940-1944*) et plus récemment Dominique de Villepin. Il était membre du Jury du Prix Tocqueville, comme Michel Crozier et Pierre Grémion. De sa jeunesse étudiante à Paris, il avait gardé des liens fidèles avec Sciences-po, mais aussi avec des condisciples, dont il partageait l'exigence intellectuelle, l'ouverture aux problèmes du monde contemporain et la rectitude mentale et morale : Michel Rocard, puis Michèle qui a si longtemps enseigné au Cycle, mais aussi Pierre Hassner, qu'il avait connu auprès de Raymond Aron, ou encore Jean-Marie Domenach ou Olivier Chevrillon. Avec Pierre Grémion, nous poursuivions avec lui, avec sa modestie et sa simplicité, des échanges entamés à Cambridge et enrichis par de multiples colloques et rencontres - organisées parfois à Paris, comme un grand colloque de l'Institut Charles de Gaulle - ou au Center for European Studies (Mitterrand's France, etc) - où nous nous rendions régulièrement. Les évolutions européennes, chute du mur, émergence des démocraties dans les pays de l'Est, organisation de l'Europe, relations multiples avec les Etats Unis, ont multiplié les occasions de bénéficier de sa clairvoyance, et de sa capacité d'analyse, marquées par une lucidité sans indulgence, mais aussi par son humour, parfois caustique et la capacité de ne jamais céder à la désespérance. Il avait été fait par la République Commandeur de la Légion d'Honneur. Ses interventions régulières à l'IFRI réunissaient intellectuels, haut fonctionnaires et politiques intéressés par la politique internationale, certains étant d'anciens du Centre comme Dominique Moisi.

Stanley Hoffman, et son épouse, Inge étaient des parisiens amoureux de la beauté sous toutes ses formes, peinture, littérature, musique, cinéma, gastronomie, amitiés nombreuses ; les approcher était une fête. Mais leurs séjours étaient toujours trop brefs, prolongés souvent par une envolée vers les Alpes (Davos notamment ! ) ou les Dolomites que Stanley affectionnait particulièrement. Ses disciples se sont aussi

montrés des parisiens réguliers, tels Patrice Higonnet, Peter Gourevich, Peter Hall, ou Charles Maier, et tout particulièrement Suzanne Berger devenue un pont majeur entre la France et MIT.



Mon expérience –et celle de Pierre Grémion- a été, et nous nous en réjouissons vivement, suivie par de nombreux séjours de plus jeunes membres du CSO à Harvard, dans le centre devenu plus imposant que la petite maison de Bryant Street, mais toujours ouvert et accueillant, tout particulièrement ses futurs directeurs, Christine Musselin, Olivier Borraz. Stanley nous quitte, après une maladie qui a affaibli ses possibilités d'enseignant, mais non sa générosité, sa chaleur et la qualité de son accueil. Il restera pour tous ceux qui l'ont approché un maître et pour beaucoup un ami incomparable, dont la voix chaleureuse et espiègle nous suivra, et peut toujours être écoutée avec émotion par ceux qui cherchent à joindre le CES... Puisse-t-elle, comme le souhaite Peter Gourevitch, garder longtemps sa trace vivante !

Catherine Grémion,  
le 22 septembre 2015